

# SUR TERRE ET SUR L'EAU

VOYAGE D'EXPLORATION  
DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

PAR

M<sup>GR</sup> LE ROY  
SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE  
ANCIEN VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON



TOURS  
ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC XCVIII

TK

## II

De Makugu à Tununguo. — Le pori, ses beautés et ses tristesses. — Une station chrétienne. — Dans l'Uruguru. — Sous les arbres de Mbungoni.

De Makugu à Tununguo nous avons trois fortes étapes, à travers un *pori* que le *Lungéengéré* coupe en deux.

Un pori? ne cherchez point ce mot dans le dictionnaire de l'Académie française : vous ne l'y trouveriez pas. Mais la savante société vous dira ce qu'est une plaine, un steppe, une lande, un désert, un maquis, un fourré, un bois, une forêt, et vous vous figurerez que le pori désigne, en Afrique orientale, la réunion de tout cela. C'est donc un espace inhabité, d'une étendue variable, mais couvert de plantes herbeuses, de graminées pour la plupart, au milieu desquelles s'élèvent ici et là comme des bosquets naturels, ailleurs des halliers impénétrables, et partout des arbres et des arbustes plus ou moins espacés et plus ou moins rabougris. Point d'eau, du moins dans la saison sèche, excepté peut-être de loin en loin au fond d'une dépression naturelle du sol, où une flaqué fangeuse abritée par des plantes aquatiques sert ordinairement de refuge à une brillante colonie de crapauds. C'est là aussi que les oiseaux

viennent le soir avaler à la hâte quelques gouttes d'eau, que les antilopes se rassemblent, que les singes se donnent rendez-vous, que les lions attendent, et que les caravanes s'arrêtent.

Le pori a ses tristesses et il a ses beautés, beautés uniformes et changeantes, comme celles de tous les grands espaces, comme celles du désert, comme celles de l'Océan, comme celles du ciel.

Ici, c'est une plaine qui se déroule à perte de vue, sans villages, sans habitants, sans horizon, sans fin. A droite et à gauche de l'étroit sentier qu'on suit le pied fatigué, le corps ruisselant, le cou tendu, l'œil fixe, seuls quelques arbres épineux sortent péniblement d'un sol desséché et ingrat; et, au loin, tous ces arbres paraissant faire corps donnent l'illusion aimée d'une forêt qu'on aspire à atteindre : là-bas du moins on aura un peu d'ombre, et, sous la fraîcheur de ces branches, la vue se reposera enfin, on respirera moins chaud et on marchera mieux. En avant!... mais à mesure qu'on croit approcher de la forêt désirée, la forêt s'éloigne, s'éloigne toujours... Hélas! c'est le pori, une forêt qui marche et que vous n'atteindrez jamais.

Là, au contraire, la plaine immense est coupée par des ravins où l'eau des grandes pluies s'est creusé, entre les pierres mises à nu, un lit où on ne trouve plus que du sable, mais où les arbres verdissent encore, où les branches se déploient librement dans l'espace et où les lianes gigantesques enserrent des troncs vieux de plusieurs siècles, et qu'elles tiennent, étouffés mais debout, sur un sol qui n'a plus de sève à leur fournir.

Ailleurs, des bouquets d'arbres s'élèvent sur d'anciennes termitières, et on en trouve de si bien groupés, de si élégants, qu'on les dirait plantés et entretenus par



Dans le pori.

la main d'un artiste. Plus loin, des fourrés impénétrables à l'homme assurent aux bêtes sauvages des retraites ombreuses où conduisent de petits sentiers ménagés sous bois. Et parfois, pour ôter à ce paysage son air de solitude, une gazelle se lève tout près, part comme une flèche, et décrit en fuyant des bonds superbes. Des troupeaux d'antilopes se montrent aussi, pressés et soufflant comme des chèvres qui rentrent à l'étable; des girafes, des zèbres, des buffles, parfois des rhinocéros; mais l'éléphant, commun sur la côte il y a moins de quarante ans, s'est aujourd'hui retiré loin dans l'intérieur, et le léopard, l'hyène, le lion, dont les traces sont là nombreuses, sur le sentier que vous suivez, ne sortent guère que la nuit : en plein jour ils se retirent à l'ombre, pour se reposer, dormir et digérer.

D'autres poris enfin ne sont qu'une suite de vallons plus ou moins profonds, de plateaux plus ou moins étendus, et quand, au loin, on aperçoit se découplant sur le ciel, à travers les arbres, une de ces chaînes de montagnes aux aspects changeants, l'œil s'y repose avec bonheur, et le pied se lève de terre plus rapide et plus léger.

Chaque année, à l'époque des grandes chaleurs, quand plusieurs arbres ont perdu leurs feuilles et que tous les autres les inclinent tristement, racornies et mourantes, que les grandes herbes sont sèches, que toute la nature, surchauffée par un soleil implacable, paraît être sous le poids d'une fatigue visible, alors le feu, allumé par les indigènes des environs, s'élève et balaye le pori de tout ce qui l'encombre : il marche, il frémit, il pétille, il se tord dans les fourrés, il monte sur les arbres, il escalade les collines, il descend au fond des vallées ; on dirait,

### III

Tununguo. — Arrivée à Mhagari. — La Mkata. — Le Pala Ulanga. — Les Wahéhé. — Histoire d'un missionnaire et d'une fondation. — Le sauvage de la fin.

A Tununguo, un chef au courant du résultat de notre expérience dans l'Uruguru vient voir M<sup>gr</sup> de Courmont et lui offre de le conduire en son pays. Cent hommes, ajoute-t-il, sont à notre disposition ; ils sont prêts, ils nous attendent. Renseignements pris, le pays a été complètement dévasté par les Maviti, tous les villages y sont détruits, et si le chef nous y appelle, c'est qu'il a confiance en nous pour le succès d'une expédition qu'il médite contre ses ennemis. Ce n'est plus notre affaire.

Nous nous dirigerons donc vers le nord, à travers l'Ukami.

La marche est pénible, à cause des collines et des vallées qu'il nous faut traverser; mais nous en avons vu d'autres dans l'Uruguru, et nous avons maintenant des pieds de montagnards perfectionnés. Aussi, après trois jours de marche forcée, nous arrivons heureusement à Mrogoro, où nous surprenons le P. Ch. Gommen-ginger sur un toit, en train de couvrir une nouvelle case où, sans plus de façons, nous élisons domicile.

Mtugoro! Là aussi que les choses ont changé!

Depuis sa fondation, en 1883, la mission a sans doute passé par bien des épreuves : le feu, la famine, la mort... Mais l'ardeur de son fondateur est restée debout au milieu de ces ruines, et aujourd'hui une belle chapelle, couverte en tôle, domine un ensemble de constructions modèles : deux villages, l'un de chrétiens, l'autre de catéchumènes; un bassin d'où l'eau, amenée des hauteurs, est ensuite répartie sur toute la colline, et des jardins toujours frais où poussent entre les roches, étonnés de se rencontrer ici, le cafier d'Afrique et les choux d'Europe, la vanille et la pomme de terre, les ananas et les fraisiers, les orangers et le cresson, les manguiers et les oignons, les grenadiers et les carottes. D'un côté, se dressent les montagnes avec leurs forêts et leurs nuages, tout près chante le torrent, et en avant se déroule la plaine sans fin. C'est un panorama splendide : cent quatre-vingt-dix degrés d'horizon.

Mais ne nous oublions pas ici. Après avoir vu le sud de l'Uruguru, nous l'étudierons à l'est et nous irons toujours, toujours, jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'emplacement que nous cherchons : c'est l'ordre.

Après deux jours de repos, nous nous remettons donc en route, et, en remontant le Lungéengéré, nous arrivons à sa source, au pied du pic Magari, qui domine toute cette chaîne et d'où nous avons une vue très belle.

L'endroit est marécageux et malsain; aussi les gens du village où nous campons l'ont abandonné et sont allés demeurer un peu plus loin.

Tristes ruines! il y a peu de jours, Kingo, chef de Mtugoro, est venu ici faire la guerre aux gens de la montagne; il a tué quatre hommes dont un chef (ses mains coupées sont pendues à un arbuste du sentier), il

a brûlé vingt-cinq villages, il a fait payer un tribut à tous les autres, et il s'est retiré content. C'est ici que



La mission de Mrogoro (panorama général).

l'armée victorieuse a campé, et on s'en aperçoit : partout des débris de cannes à sucre, des épis vides de

maïs et de sorgho, des plumes, des peaux de chèvres, des vases brisés, des cases démolies. Sur les débris encore fumants de l'une d'elles, son ancien propriétaire fait cuire un vase de terre; c'est toujours cela de gagné, et à quelque chose malheur est bon.

Le lendemain, nous arrivons à *Mlali*, sur la petite rivière de ce nom. Ce pays, peuplé, fertile, cultivé, sert en grande partie à alimenter Mrogoro et les nombreuses caravanes qui s'y arrêtent en se rendant à la côte ou en revenant.

Plus loin, c'est le pori, un pori brûlé et affreux.

Nous campons à *Makomé*, et, le jour suivant, nous arrivons à *Mhagari*.

*Mhagari* et ses habitants diffèrent sensiblement de tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui. Les villages sont nombreux et bien fortifiés, les campagnes cultivées avec soin, les troupeaux de chèvres et de moutons magnifiques, la population sympathique et empressée. Aussitôt que nous sommes reconnus pour être les missionnaires de Mrogoro et de Mkon-dogwa, on nous apporte cadeaux sur cadeaux, et de partout nous arrivent des députations pour nous prier de rester. Nos porteurs non plus ne sont pas oubliés, et on leur sert des cruches de pombé, dans lesquelles ils ont bientôt fini de noyer tous leurs vieux soucis de l'Uruguru.

Mais le malheur de ce pays-ci, c'est encore la guerre : guerre avec les *Maviti*, guerre avec les *Wahhéhé*, guerre avec les *Wakamba*, guerre avec tout le monde. C'est la raison pour laquelle, — ne nous y trompons pas, — on serait si désireux de nous avoir; nous fournirions de la poudre, et nous commanderions les troupes... Ah! c'est 'ici qu'un homme aurait de l'avenir et que tout mission-

naire porterait vraiment dans sa soutane le bâton de maréchal!

Toutes ces considérations ne touchent pas M<sup>gr</sup> de Courmont; mais pourtant, comme cette population paraît vraiment bonne et comme les chefs insistent, il est convenu qu'un de ces derniers viendra le lendemain se mettre à la tête de la caravane et nous montrer un endroit vanté où, dit-on avec enthousiasme, nous trouverons tout ce que nous cherchons. Des habitants? Il y en a des villages pleins. Des terres cultivables? Tout un pays. De l'eau? Une rivière magnifique, et, entre des collines sur lesquelles nous nous établirons, un grand lac,... figurez-vous bien : un lac aux eaux si bleues et si tranquilles!

Nous partons enchantés à six heures du matin.

Une demi-heure après, nous traversons, en effet, une belle rivière aux berges élevées, le *Msongozi*. En continuant, nous trouvons des plaines fertiles et bien plantées, et au delà d'un pori sec et pierreux, nous arrivons, vers dix heures et par une chaleur atroce, dans un petit village de cinq cases misérables, où une vieille femme à figure de guenon nous reçoit le plus mal qu'elle peut, où la mouche tsétsé nous harcèle, où le soleil nous dévore. Le *Msongozi*, lui, a disparu dans le sable; seulement un bas-fond couvert de roseaux, mais où l'on ne trouve plus une goutte d'eau, représente le marais dans lequel aboutit la rivière à la saison des pluies; c'est là le pays superbe dont on nous a parlé.

Ah! notre grand lac aux eaux bleues!

Déçus dans notre attente, nous passons une assez triste journée. Rien d'intéressant, si ce n'est peut-être nos sièges : des têtes de rhinocéros que les chasseurs du pays ont tués dans les environs.

Reste encore un pays cependant, dont on nous a dit merveilles; mais nous sommes devenus si sceptiques!

Nous y entrons le jour suivant. C'est une large vallée connue sous le nom de *Doma*, qui débouche dans le pori de la *Mkata*, et où s'épanche le *Msongozi*, quand il a de l'eau.

Il y a peu d'années, *Doma* était peuplé d'une nombreuse colonie de *Wasagara*; mais, ici encore, la guerre a tout détruit. A chaque pas, pour ainsi dire, nous rencontrons des restes de murailles en briques sèches, des vases de terre brisés, des crânes blanchis, des ossements rongés par les hyènes.

Tout à coup notre guide nous arrête.

« C'est ici, nous dit-il en montrant un vieux mur, c'est ici que je suis né. Notre case était là, sous le grand tamarinier, et cette tête qui traîne est peut-être celle de ma mère... Arrêtons-nous! »

Ces ruines sont vraiment tristes à voir.

Ainsi, une population heureuse vivait ici. Un jour, une troupe de pillards, les *Maviti*, tombe sur elle à l'improviste, sans autre motif que le plaisir de pouvoir voler beaucoup de provisions, beaucoup de chèvres, beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants. Et tout a été détruit.

Depuis, le pays est abandonné, les plants de rizin poussent dans les anciens villages, les antilopes ont remplacé les chèvres, le silence du désert pèse sur ce coin de terre où les enfants, esclaves à Zanzibar ou à Mascate, avaient si souvent organisé leurs jeux.

On nous dit que, si nous restions ici, beaucoup de *Wasagara* viendraient nous rejoindre; mais les chances sont évidemment trop aléatoires. L'eau d'ailleurs manque à la saison sèche, et les *tsétsés*, qui ne nous laissent aucun repos, empêcheraient l'élève du gros bétail.